



Jean Giraudoux
Œuvres romanesques
complètes

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE JACQUES BODY
AVEC LA COLLABORATION
DE BRETT DAWSON, ALAIN DUNEAU, LISE GAUVIN,
MICHEL POTET, AGNÈS RAYMOND,
JACQUES ROBICHEZ, JEAN-YVES TADIÉ,
GUY TEISSIER ET COLETTE WEIL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JEAN GIRAUDOUX

*Œuvres
romanesques
complètes*

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE JACQUES BODY
AVEC LA COLLABORATION DE BRETT DAWSON,
ALAIN DUNEAU, LISE GAUVIN,
MICHEL POTET, AGNÈS RAYMOND,
JACQUES ROBICHEZ, JEAN-YVES TADIÉ,
GUY TEISSIER, COLETTE WEIL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1990,
pour les textes rassemblés ou publiés pour la première fois
dans la présente édition, et pour l'appareil critique de celle-ci.
Les mentions particulières de copyright
figurent au verso des pages de faux titre.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

« [...] le papier blanc est le vrai miroir de l'homme. Il s'y prend comme une alouette¹. »

Le titre d'Œuvres romanesques est repris ici par convention et par tradition depuis les deux volumes publiés chez Grasset sous le titre d'Œuvre romanesque. Il est impropre puisque les écrits narratifs de Giraudoux n'atteignent la dimension du roman qu'avec Suzanne et le Pacifique. Ses deux premiers livres sont des recueils de nouvelles, suivis de Contes, puis de Simon le Pathétique qu'on décrirait assez justement comme la juxtaposition de trois nouvelles mettant en scène un seul et même héros. Le terme de « nouvelles » est lui-même impropre pour désigner les « Allégories » qui sont au centre de Provinciales comme le noyau dans un fruit : vignettes, poèmes en prose, récits expressifs où l'intérêt de l'expression l'emporte de beaucoup sur l'intérêt du récit. Ici commence Giraudoux, ainsi commence Giraudoux. À raison d'une page, puis de dix, puis de trente, puis de cent, puis de trois fois cent, il atteint la dimension du roman sans perdre, ou à peine, de la densité initiale.

Écrire est d'abord affaire de temps. Or Giraudoux n'est devenu que peu à peu, et lentement, écrivain de métier. Jusqu'à la guerre, l'étudiant, le candidat, le débutant, le soldat n'a pas la maîtrise de son temps et les textes courts lui conviennent mieux. Les longues convalescences que lui vaudront ses deux blessures puis la

1. Version primitive de *Bella*, p. 1843.

PREMIER RÊVE SIGNÉ

[Le Dernier Rêve d'Edmond About¹]

J'étais soldat¹, et je prenais la garde sur le front d'un perron d'onyx² où montaient des sergents-majors. Elle passa... Je la voyais venir d'au-delà³ l'horizon — d'où surgissent les nuages, les triangles d'étourneaux, et les soleils —, de là-bas où la terre est ronde. Ses yeux étaient sans tain, et ne reflétaient pas les choses, ni mon visage, ni mes yeux⁴ : ils étaient noirs, mais comme l'air est bleu, d'être trop clairs ; ils étaient plus grands que sa bouche, où sa langue pouvait à peine passer. C'est, devinai-je, la femme d'un préfet⁵, et je présentai l'arme, les mains crispées sur la vis de culasse. Ma gorge se contractait, j'avais envie de crier si fort, que le rapport du régiment eût été troublé, que le lieutenant-colonel, escorté du chef de musique, fût venu et m'eût pris, sanglotant, aux pieds de la femme du préfet.

Elle me tendit les mains ; elle m'aimait ; elle frottait doucement ses pouces au fond de mes paumes ; de la poudre de riz flottait et se posait sur ses oreilles, qu'elle givra. Ma pensée peu à peu monta, devint ma voix⁶ : je lui expliquai le maniement du fusil, insistant sur ses désavantages. Des mots inoubliables me montaient aux lèvres ; parfois, je sanglotais avec désolation ; mes pieds étaient si las, que je m'assis sur la première marche, et nous nous mîmes à pleurer tous les deux^a, tellement que nous ne pensions pas à nous embrasser.

Le préfet vint ; il avait l'air très intelligent. Je montai dans un phaéton⁷ qu'il conduisait ; j'étais derrière, seul

avec elle, et nous étions pleins de joie. Les os de mes chevilles serraient ses pieds ; les yeux rivés à nos yeux, nous en cherchions le fond mouvant. Parfois, toujours nous regardant, nous poussions des plaintes amères. Nos cris dominaient le trot des chevaux bais, qui steppaient avec grâce^a, mais forgeaient¹ : les chardonnerets se perchaient, attentifs, sur les fils du télégraphe qui montaient, puis descendaient, au long de la voiture, comme ils montent, puis descendent au flanc des wagons. Le préfet nous surprit joue contre joue ; il arrêta pour nous laisser désoler².

Il advint^b que nous étions seuls au milieu du grand marécage³. L'eau me montait aux genoux ; je tenais la femme du préfet dans mes bras, et soudain je l'appelai par son nom. Mais des forces cruelles dictèrent mon discours, et voici ce qu'elles ont déclamé aux plaines liquides⁴ :

PRÉLUDE

Alouette⁵, chère Alouette, mon amour.

PREMIÈRE DÉCLARATION

Je ne vous aime pas avec des pommes, des branches d'aubépine, des baisers sur le cou.

La nature est lâche et désolée ; mon amour l'habite et ne lui ressemble pas. Ce n'est pas l'hiver que les oies sont le plus blanches.

CONSÉQUENCE

Quand le destin nous aura séparés, j'irai, pour te revoir, de préfecture en préfecture, déguisé en troubadour.

OBJECTION

Mais il est quatre-vingt-six préfectures, et peut-être quatre-vingt-sept, si l'on crée la Seine-Maritime. Un seul

homme ne peut les connaître toutes ; elles habitent le centre des départements, espacées par beaucoup de plaines, fières et solides ; beaucoup se mirent dans des fleuves, mais l'eau n'a jamais pu emporter leur reflet.

DEUXIÈME DÉCLARATION

Beaucoup d'hommes t'aimeront : que la qualité de leur amour ne te dupe pas, parût-il aussi fou que le mien. Rien ne ressemble plus à la queue du lion que la queue du bœuf.

FINALE¹

Alouette, chère Alouette, mon amour.

Ma voix se tut. De petits navires flottaient sur l'horizon : mais on voyait d'abord la coque, puis la voile, contrairement aux lois naturelles les plus récentes, et cela ne nous étonnait pas. J'embrassai alors Alouette, sur ses oreilles où la poudre de riz devenait neige, puis sur sa bouche, où ma langue pouvait à peine passer. Nous ne cessions de pleurer très haut, nos sanglots couraient sur la surface de l'eau, revenaient en écho, se butaient, se choquaient, avec des rebonds et des glissades, comme des billes folles sur un billard.

L'un d'eux carambola le préfet, qui revint. Juché sur des échasses, il barrait tout l'horizon^a et produisit la nuit. Les étoiles naissaient au fond de l'eau, et se reflétaient dans le ciel ; le grand marécage s'alluma, s'anima, et mes pieds écartés en équerre roulaient sur des mousses tièdes, et je chantai, et mon ventre était battu d'eau fraîche, si bien que j'étais tendre et chaste comme un petit enfant. Soudain le préfet arrêta d'un geste les nappes chantantes :

« Venez, dit-il, je vais vous présenter au pape²... »

La première salle avait pour plafond le ciel. Il pleuvait au-dehors, et l'azur en résonnait. Le mari d'Alouette nous présenta :

« Je suis, dit-il, petit-fils de conseiller de préfecture, fils de sous-préfet, préfet moi-même. Voici l'amant de ma femme, voilà son amante. Ce sont deux petits enfants^b ; ils s'aiment tant qu'ils ne peuvent plus se séparer... »

Un gros cardinal tira trois petites tortues de sa poche, nous les donna et dit :

« Je ne suis pas le pape. Croyez que je regrette beaucoup. Je suis le grand camerlingue¹. »

Il ajouta tristement :

« Nulle créature féminine n'est plus belle qu'Alouette. »

La deuxième salle était pavée et murée de glaces ; si bien que nous pouvions à peine, au milieu de toutes nos images², retrouver notre vrai corps. C'est alors que je m'unis à Alouette ; nos chairs se fondirent subitement, et le même vêtement nous protégea du froid et du regard des miroirs³. Nos têtes seules étaient désunies au-dessus de notre corps fondu, et nous pouvions baiser chaque endroit de nos têtes.

Le préfet redit au second gros cardinal les mêmes mots :

« Je suis préfet, fils de sous-préfet... » etc., mais ils avaient un sens tout nouveau ; ils voulaient dire, je ne sais dans quel but hypocrite :

« Je suis le grand camerlingue, je viens exprès de Batavia, pour vous apporter trois petites tortues. »

Nous étions étonnés de son mensonge ; le second gros cardinal lui répondit :

« Je ne suis pas le pape. Je suis le jeune prélat violoncelliste. »

Il ajouta joyeusement :

« Alouette est plus belle que tout individu quelconque. »

Dans la troisième salle, le pape était assis, à ce que me dit le fils d'Alouette, vicaire à Saint-Sulpice^a, « sur de grands fracas de violoncelles ». Il avait les yeux transparents de la petite Marie⁴, que j'aime, les jours^b. Le préfet répéta : « Je suis préfet », etc. Mais la phrase avait un sens subtil que je ne compris pas⁵. Le pape me dit, persuasif :

« La religion est. Voilà un fait ! » Ses yeux devenaient si transparents que l'on s'étonnait de ne pas voir, derrière, des os ou de la cervelle.

« Le pape est. Voilà un second fait. Je suis⁶. »

J'allais discuter cette mineure quand les violoncelles parlèrent. Ils chantaient d'une voix plus haute que les plus hauts violons, excepté l'un, qui avait son de flûte. Ils évoquaient toutes les beautés du monde, mais surtout l'étoile polaire. « Chère étoile isolée, disaient les violon-

celles-violons, pourquoi, ô solitaire, méprises-tu tes sœurs ? » Mais le violoncelle-flûte pleurait si languissamment que l'on comprenait la solitude. Le pape s'asseyait sur les notes les plus drues, qui le balançaient, toutes rêveuses.

Un nerf se déclencha dans ma tête. Notre hôte bondit, joyeux :

« Mon fils, mon fils, cria-t-il, vous voilà évêque. Vous ne pourrez plus accomplir l'œuvre de chair que derrière des lauriers-roses¹. »

Je partis donc, en phaéton, avec Alouette, le mari conduisant, à la recherche des lauriers-roses !

C'était moi^a qui gardais le premier bosquet. Je me reconnus, bien qu'un sage ait affirmé que peu de gens se salueraient en connaissance, s'ils se rencontraient dans la rue. Je me reconnus, malgré le soir, et me dis bonjour². La nuit était tombée presque jusqu'à nos têtes³. De grandes clartés se cachaient sous les arbres, où l'ombre venait peu à peu les déloger. Elles s'en allaient alors dans les cabanes, et narguaient la nuit^b de derrière les vitres, ou suivaient notre voiture, sous notre protection, juste au-dessous des lanternes. Je fis arrêter devant la guérite, où je montais la garde ; je n'étais nullement jaloux de mon image, et je lui souriais pour qu'elle me sourît, heureux comme une mère qui a deux enfants⁴.

Mais l'image ne me sourit pas ; elle m'intima l'ordre de passer mon chemin, et elle ne me tutoyait pas. J'en eus peur et je m'obéis.

Nous repartîmes au galop de nos bais bien pommelés. Des jardiniers⁵, assis au brancard de tombereaux pleins de glaïeuls, nous croisaient à chaque minute. Nous les injuriions, parce qu'ils^c étaient lents à prendre leur droite. L'un d'eux, que le préfet avait appelé bâtard⁶, nous menaça de son fouet. D'un geste, le mari d'Alouette changea la lanière en couleuvre. La couleuvre mordit son propriétaire, qui se repentit, et nous indiqua le second bosquet de lauriers-roses.

On y arrivait par une route chaude, que les étés ont poudrée. De grands frissons parcouraient les arbres, et continuaient dans notre corps. Nos ombres peureuses se blottissaient sous celles de la voiture. Je descendis enfin Alouette, et je m'assis à son côté, derrière les branches. Le préfet montait la garde.

Or, je ne reconnaissais plus mon amante, n'ayant regardé que moi dans ses yeux¹.

J'étais interloqué ; mais elle me tendit son pied, que je mis sur mes genoux. Je lui offris des macarons, puis des oublies qu'elle^a effeuillait lentement. Je dis :

« Alouette, je vous aime. Heureux, heureux qui vous connaît dans votre vie privée, vos habitudes, et assiste à vos petits déjeuners. Chaque matin, à 8 heures, une grande douleur m'éveille. Elle prend, me dis-je, son chocolat. Il fume, bienheureux, dans le saxe et réchauffe, autour de la tasse, des bergers et des bergères ; elle boit quelques gorgées ; une, deux, puis une encore ; et ressommeille, près du chocolat qui s'endort et ne respire plus. Parfois, elle a beurré la tartine des deux côtés, et des aventures enfantines l'égayent². »

Je bus ses regards qui étaient justement à fleur de ses yeux ; je sanglotais de tout mon ventre, comme une gamine giflée³ ; elle me calmait de sa main et de sa parole.

« Ne te suffit-il pas, délices du cœur, de m'avoir possédée dans la chambre du gros camerlingue ? Pour moi, ce souvenir remplira toute cette vie, et débordera sur les autres. Nous nous rencontrerons peut-être au bras d'épouses ou d'époux, dans des gares ou des musées^b. Je te jure alors de porter ma main à ma fossette, et ce geste te dira que je t'aime de toute mon âme, de tout mon corps, de toute mon âme. »

Le préfet vint nous en avertir en hâte. Il riait, cynique.

« Voilà les sbires, fit-il, fuyons, ô Léon ! »

Nous nous embrassions, sans l'écouter.

« Voilà les alguazils, fit-il, ô Émile⁴ ! »

Il se plaisait à ces assonances. Alouette se leva et s'éloigna, les yeux dans mes yeux. Il dit :

« Regarde, délices du cœur, elle part à jamais. »

Elle partait, tristement, à reculons ; ses lèvres entrouvertes étaient reliées par une salive transparente, qui moussait aux commissures. J'y reconnaissais tous mes baisers. Je me précipitai vers elle.

« La paix ! délices du cœur », commanda le préfet.

Je me révoltai :

« Je ne dépends pas, préfet, de ta préfecture, lui ai-je crié ; un homme d'un département vaut un préfet d'un autre. Es-tu donc préfet de la Haute-Vienne⁵ ? »

Il me regardait, surpris :

« Non, je le suis du Gers^a, chef-lieu Auch. »

Mais il me tenait solidement ; je ne pouvais, même de mon gré, mouvoir^b mes paupières ; il me tamponnait les yeux de son mouchoir, pour que les larmes ne me brouillent pas la vue, la dernière vue d'Alouette.

Elle disparut au tournant^c, pour toujours. Mes yeux ont suivi longtemps celle que je ne voyais plus. Ma seconde image se penchait sur mon épaule, pour me consoler. Mais j'avais besoin d'être seul, et elle n'insista pas.

Je me suis réveillé un matin de pluie, las et désolé ; mes membres gisaient sur mon lit, séparés¹, si naturellement inertes que j'hésitais à les rassembler autour de ma taille, qui me serrait comme un corset. Un rêve m'a amené Alouette ; quel rêve me la ramènera ?

Plût à Dieu, à Dieu qui est dans le ciel^d, qu'elle fût vivante, par l'univers, ici ou là. Je l'aurais attendue, immobile, me nourrissant de miches et de châtaignes, sûr de sa venue et de son règne, simple, immobile et patient, comme les arbres attendent la pluie².

ÉCHO
LES RIDES

Écho
© Éditions Émile-Paul, 1927.
Les Rides
© Éditions Gallimard, 1990.

ÉCHO

C'était moins un cortège qu'une procession ; par deux, d'un pas empesé, presque au pas, la noce défilait devant les ormes comme elle avait défilé^a devant le bourg. En arrière-garde, le piston et la clarinette, au silence, avec leurs blouses^b ridées comme des binious dégonflés¹. En extrême-garde, deux gamins muets qui se donnaient et se balançaient^c la main.

La mariée s'arrêta brusquement, pour reboutonner les manchettes du marié, dont les boutons étaient à contresens. Le cahot arrêta la noce, et tous les ventres choquèrent des dos. On repartit ; les distances et l'harmonie se rétablissaient^d, quand les garçons d'honneur, facétieux, cessèrent doucement de suivre les époux ; le couple distrait continua dix pas^e, puis tourna des yeux effarés, puis dit : « Oh ! c'est fin^f ! » puis revint, honteux, s'atteler au cortège qu'il traîna jusqu'à la vallée.

Avant de regrimper, la noce fit halte sur le pont de pierre, debout, sans rompre ses rangs, comme un train au repos sur ses rails. Seule, la clarinette s'assit^g sur le parapet ; elle dominait la noce, la rivière, le ciel que l'on voyait au fond de la rivière ; elle aspirait sans hâte le bel air bleu, qui anime les clarinettes, et dit :

« J'ai bien une idée... »

et ajouta :

« Si tout le monde faisait parler l'écho, mes cocos ? »

La noce se numérotait donc, selon la qualité, l'âge ou le sexe, et chacun, s'accoudant au parapet, face aux

montagnes, chercha pour Écho une pensée définitive.

L'écho^a, grêle comme si les collines étaient fêlées, riposta à^b la mariée :

« Me voilà mariée. »

Le mari de la mariée sourit. Mais il manqua éclater quand l'écho spirituel lui répondit :

« Voilà ma femme mariée. »

Et, peu à peu, l'écho assoupi s'éveilla, et prit son parti de l'aventure. C'était un vieil écho, que les ans et les pluies assourdisaient. Un maquignon l'avait découvert, bien avant^d la construction du pont, en injuriant ses génisses, qui dansaient au milieu du gué, par peur de leurs ombres.

Il répondit au gamin :

« Bonjour ! »

À la gamine :

« Bonsoir^e ! »

Au premier témoin :

« Oh, oh ! Oh, oh ! »

Au deuxième témoin :

« Demi-tour à droite, gauche ! »

À la clarinette, qui connaissait ses moindres finesses^f et avait crié :

« Faut-il tirer le canon ?

— Ah non ! »

À Jeanne :

« Vive^g le père Ricard ! »

Le père, le vieux père, le vieux grand-père Ricard, retardé par ses rhumatismes, courbé^b sur sa canne, débouchait en effet du ravin.

« À votre tour, père Ricard ! »

Il restaⁱ au milieu du pont, dans l'axe du chemin, pensa une minute, gratta son oreille^j, pensa une seconde fois, et cria de toutes ses forces :

*« Haine de l'étranger, haine aux tyrans fatale,
Couve toujours dans notre sein !
Quand donc battra la générale ?
Quand donc sonnera le tocsin ? »*

On attendait^k ; l'écho ne répondit pas ; le père Ricard fut vexé.

La clarinette excusa l'écho : il n'habitait pas les sabots du père Ricard ; il habitait les collines, et non les sabots.

Table

2005

<i>Note sur le texte</i>	1725
<i>Versions primitives</i>	1730
<i>Notes et variantes</i>	1744

BELLA

<i>Notice</i>	1786
<i>Note sur le texte</i>	1808
<i>Versions primitives</i>	
Plans	1824
Chapitre 1 primitif	1825
À la recherche de Bella	1837
<i>Notes et variantes</i>	1853

ÉGLANTINE

<i>Notice</i>	1898
<i>Note sur le texte</i>	1909
<i>Notes et variantes</i>	1912

LA GRANDE BOURGEOISE

<i>Notice</i>	1960
<i>Note sur le texte</i>	1966
<i>Notes et variantes</i>	1968

Appendice : PREMIERS ÉCRITS

<i>Notice</i>	1975
<i>Note sur le texte</i>	1981
<i>Notes et variantes</i>	1984

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

PREMIER RÊVE SIGNÉ
ÉCHO
LES RIDES
PROVINCIALES
L'ÉCOLE DES INDIFFÉRENTS
LES CONTES D'UN MATIN
SIMON LE PATHÉTIQUE
ELPÉNOR
SUZANNE ET LE PACIFIQUE
SIEGFRIED ET LE LIMOUSIN
JULIETTE AU PAYS DES HOMMES
BELLA
ÉGLANTINE
LA GRANDE BOURGEOISE

Appendice :

PREMIERS ÉCRITS

*Introduction, Chronologie
Note sur la présente édition
par Jacques Body*

*Notices, notes sur le texte, version primitives,
notes et variantes*